

Honoré (c'est-à-dire depuis les Halles jusqu'au passage Delorme) ressemble assez aux autres bourgeois de Paris. La révolution de 93, en traînant à sa suite le mélange des castes et en abolissant les privilèges, a déraciné les us et coutumes du vieux sol.

La rue Saint-Honoré peut cependant revendiquer des mœurs différentes; l'observateur, en la considérant sous toutes ses phases, découvre encore des physionomies d'autrefois, de cette bonne race de marchands que le quinzième siècle n'aurait pas reniés. Ainsi, à partir de la rue de la Féronnerie jusqu'à la fontaine de l'Arbre-Sec, c'est une physionomie à part, unique; ce sont encore des drapiers et des marchands d'étoffes, *la grosse cavalerie du commerce*. Les frontons de leurs magasins étalent avec orgueil une inscription de marbre en lettres d'or faite au milieu du dix-septième siècle. Le nom se lègue avec la continuation du commerce: c'est leur *arme parlante*, leur écusson; seulement, je suis surpris de n'y point trouver *le Navire d'argent à la bannière de France flottant; un œil en chef sur champ d'azur*¹, pour me rappeler le fameux *Ballot*, arme parlante des Médicis.

¹ C'étaient anciennement les armoiries des drapiers de la ville de Paris.

Ainsi on trouve là cette maison Le Gras, dont la vieille façade n'a été ni blanchie ni recrépie depuis deux siècles; puis la maison Rattier, puis la maison Barbaroux, toute la *grosse cavalerie du commerce* enfin, braves gens qui font de l'aristocratie dans notre époque, à leur bout de rue, comme en font à l'autre bout les Duras, les Talleyrand et les Montmorency. Seulement cette dernière est un peu plus tolérable. Puis c'est le marchand de vin du coin de la rue des Prouvaires, où se trama cette *fameuse* conspiration qui devait amener Henri V ou la république: j'ai oublié lequel des deux; probablement vous en aurez fait de même.

Ensuite, si vous avancez plus avant dans la rue, une haute porte grillée, à voûte plein cintre, apparaît sur la droite; une affluence considérable s'y presse toujours. C'est un monde cosmopolite, mille physionomies diverses: ce sont les messageries de MM. Laffitte et Cailhard.

Puis, en face, on remarque l'Oratoire. Cette église, bâtie sous le règne de Louis XIII, de 1622 à 1630, a quelques parties qui annoncent un beau style d'architecture; le portail, si peu en harmonie avec le reste de l'édifice, ne fut élevé que sous Louis XV. C'était là qu'autrefois était le magnifique hôtel d'Estrées, ha-

bité par Gabrielle, duchesse de Beaufort et maîtresse de Henri IV.

De l'Oratoire des protestants jusqu'à St-Roch, la rue Saint-Honoré est plus bariolée, plus luxueuse. L'aristocratie commerciale s'y fait remarquer : ce sont, pour la plupart, des marchands de fourrures précieuses, de riches orfèvres, des horlogers et des magasins de nouveautés.

Quand on a franchi la rue du Coq, cette rue d'où l'on aperçoit la porte du Louvre, là où la jeunesse et le peuple de Paris soutinrent une lutte si opiniâtre et si héroïque dans des jours de péril, on arrive à trois ou quatre petites rues parallèles, toutes quatre fangeuses, horribles : des rues de la Cité du douzième siècle, des rues qui semblent sœurs, tant elles ont de ressemblance par leur aspect et leur population.

Les rues de la Bibliothèque, du Chantre, Pierre-Lescot, Froidmentel ou Fromenteau, servent de refuge à la classe des malfaiteurs de Paris. Les soirs, on aperçoit de distance en distance, à la façade de maisons souvent suspectes, une lanterne carrée, d'une transparence sale, qui laisse lire, ou à peu près, ces mots : *Ici on loge à la nuit*. Une nuée de bacchantes sont là, à faire entendre leurs chants obscènes ou à se moquer des provinciaux, quand elles ne peuvent rien de plus.

Puis vient la place et le Palais-Royal (le Palais-Cardinal) dont nous avons déjà parlé. A gauche, tout près du café de la Régence, si vieux de réputation, et qui a de si vieux habitués, de braves joueurs d'échecs qui restent une demi-heure sur un pion sans mot dire ; à côté, dis-je, un estaminet se distingue au fond d'une longue cour. C'était là que se voyait le célèbre Hôtel d'Angleterre, ce réceptacle de joueurs, de curieux, de débauchés et de filous ; c'était comme une succursale du N° 113. Le joueur à moitié ruiné venait y finir sa nuit ; quelquefois aussi il allait l'achever sous les eaux de la Seine ou dans un corps-de-garde, en attendant les assises et le bagne de Toulon.

Immédiatement après, les angles de plusieurs maisons criblées de balles attestent qu'il y fut fait une courageuse défense : — Ce sont les rues de Valois et de Rohan. Le 29 juillet, de midi à deux heures, le peuple en fit le siège, car la garde royale s'y était introduite après en avoir chassé les habitans. Le peuple rendit outrage pour outrage ; il fut plus loin peut-être, car de malheureux soldats, aveugles instrumens d'une obéissance militaire, furent jetés sans pitié du premier étage sur le sol. C'était affreux !

La rue St-Nicaise rappelle cette fameuse *machine infernale* destinée à faire sauter le pre-

mier consul Bonaparte ; cette histoire est tellement connue, que nous ne la détaillerons pas. Nous arrivons à la rue de l'Échelle, dans laquelle rue, au moyen-âge, les évêques de Paris avaient une *échelle patibulaire*, signe de *haute justice*. De nos jours, la seule chose digne de remarque qui y existe, c'est la *Fontaine du Diable*, à l'encoignure de la Petite rue St-Louis.

A quelques pas de la rue de l'Échelle, on trouve le passage Delorme, le second qui ait été bâti à Paris, et tirant son nom du propriétaire qui le fit construire. Cette galerie était la communication la plus agréable et la plus fréquentée qu'il y eut de la rue St-Honoré à la rue de Rivoli avant le percement des rues des Pyramides, d'Alger, et du Vingt-Neuf Juillet.

C'est alors que la rue St-Honoré semble de nouveau changer de phases ; la belle rue des Pyramides, percée sur l'emplacement destiné aux écuries de Napoléon, laisse apercevoir le palais des Tuileries et le jardin réservé à la famille royale. Plus loin c'est l'église St-Roch, avec son portail si mesquin et si prétentieux ; il est encore couvert des stigmates qui annoncèrent la grande énergie de Bonaparte. Ce fut là qu'il fit mitrailler, en vendémiaire, le peuple de Paris révolté contre le Directoire.

Nous arrivons à ce lieu d'où partirent tant d'ar-

rêts sanglans aux jours de la puissance de Robespierre. Dans l'église des Jacobins se tenait le trop célèbre club des furieux qui ne fut fermé que le 8 thermidor, la veille de la mort de Robespierre, par Legendre, de Paris, membre de la Convention. C'est sur l'ancien emplacement du couvent des Jacobins qu'on a ouvert la rue et le marché qui portent aujourd'hui son nom.

En face se trouve l'ancienne rue du Duc-de-Bordeaux, appelée aujourd'hui rue du Vingt-Neuf Juillet. Qu'il y a de petitesse dans ces substitutions de noms quand les dynasties changent ! Pourquoi ne pas lui laisser son premier titre, et restituer celui de Napoléon à la rue de la Paix ? Sans doute les courtisans qui provoquent de semblables mesures pensent retirer les gloires ou effacer les souvenirs en faisant gratter quatre pans de murailles ? — Pauvres gens !....

La rue d'Alger, percée sur les ruines de l'hôtel Egerton, et la rue de Castiglione, cette rue si régulière, si alignée, qui rappelle Turin, occupent toutes deux l'emplacement du couvent des Feuillans, aboli en 1790 ; il s'était appelé, auparavant, couvent de Jean de la Barrière, leur fondateur. Le portail se trouvait placé tout en face de la place Vendôme.

Ici nous sommes presque forcés de changer la

plume : le vieux Paris cesse ; plus de marchands, plus de commerce, plus de ruines ; tout est neuf : mœurs, aspect, temples et palais.

La rue St-Honoré s'élargit, attire les regards par son opulence et sa splendeur. C'est la magnifique place Vendôme avec sa colonne immortelle, ce trophée digne des gloires les plus célèbres, cette honte des nations, jetée en bronze à leur face, sur laquelle on lit les noms de toutes les capitales du monde !

C'est le monument le plus sublime qu'aient jamais fait élever les races conquérantes, et peut-être est-il encore au-dessous de Napoléon !

A partir de là, une nouvelle scène et de nouveaux personnages s'offrent à vos yeux. Des voitures armoriées se heurtent, se croisent à chaque pas ; ce ne sont plus que des hôtels, que des palais. Là, il y a deux ans à peine, une haute porte cochère était tapissée de tentures de deuil ; cent mille citoyens et des guerriers de toute arme s'y pressaient en foule. La tristesse et la plus profonde douleur se peignaient sur tous les visages. Un cri retentit ; tout s'ébranla. Un immense cortège suivait un char funéraire sur lequel étaient déposés les plus hauts insignes de la gloire militaire et de la gloire tribunitienne. Un grand homme était mort. — C'était l'illustre général Lamarque.

Donnons une larme à son souvenir et passons.

Plus loin, à gauche, une église avec son dôme mesquin s'offre à vos regards : — C'est l'Assomption, bâtie sur les dessins d'Errard, peintre du roi. Elle appartenait aux religieuses de l'ordre de St-Augustin, autrefois appelées Audriettes. On la priva du titre d'église de la Madeleine, parce que le dôme, peint par Lafosse, représente l'assomption de la Vierge¹.

C'est là que chaque jour des catafalques pompeux annoncent aux passans la mort de quelques vieux noms historiques, ou celle des grandes gloires de notre armée ; après avoir étonné l'Europe par leurs éclatans faits d'armes, ils viennent se briser à l'humble et étroite grille de fer.

En face est la rue Duphot, qui porte le nom de ce brave général assassiné à Rome, en 1797, dans une émeute populaire, la veille du jour où il devait s'unir à la belle-sœur de Joseph Bonaparte, devenue plus tard femme de Bernadotte, roi de Suède.

Puis vient la rue St-Florentin, appelée par Sauval *la petite rue des Tuileries*. C'est là que se trouve le bel hôtel de l'INFANTADO, appartenant au vieux roi de la diplomatie, à ce grand Tal-

¹ De la Tynna.

leyrand-Périgord auquel peuvent si bien s'appliquer les deux vers de Corneille sur Richelieu :

Il a fait trop de bien pour en dire du mal ;
Il a fait trop de mal pour en dire du bien.

L'empereur de Russie habita l'hôtel de l'Infantado en 1814, jusqu'au 13 avril, qu'il alla se fixer à l'Élysée.

Si vous n'êtes point fatigués de me suivre à travers cette rue St-Honoré, pénétrez avec moi dans son faubourg. — Regardez à gauche et à droite ces deux édifices qui semblent deux frères : l'un, celui de droite, avec son propylée gigantesque, avec son fronton couvert de sculptures, avec cette colonnade romaine qui rappelle le Parthénon, c'est la Madeleine ; d'abord église, puis temple de la gloire, puis église : on ne sait si elle n'aura point à subir le sort indéci du Panthéon !

L'autre monument, qui apparaît avec son parvis plus étroit, c'est la Chambre des Députés. C'est là que les hommes qui tiennent entre leurs mains les destinées de la plus puissante des nations du globe, discutent des mots et non des lois ! C'est là, dans cette enceinte sacrée, dans ce forum du grand peuple, où retentissaient les voix solennelles de Foy, de Manuel, de Ben-

jamin Constant, de Casimir Périer, que les législateurs revendiquent aux vaudevillistes du boulevard une part de gloire pour les calembours ! C'est là qu'on réduit tout, qu'on abaisse tout, qu'on nivelle tout, afin d'étouffer le luxe et les grandes choses ; là, qu'on discute pendant six mois pour rogner quelques centaines de mille francs du budget destinées à payer les chefs-d'œuvre de nos grands peintres et de nos grands poètes ! Et vous parlez de protéger les arts ! Croyez-vous que le génie s'inspire par la misère, comme vous par vos chiffres ? Non, non, c'est une grave erreur, un préjugé ridicule. La misère tue et n'inspire pas !... Si l'on refuse aux gouvernemens des allocations nécessaires pour payer les grandes pages, on réduira l'art aux plus mesquines proportions. Le poète fera des contes et des madrigaux, tandis que le peintre et le sculpteur useront leur génie sur le papier et sur le plâtre, en *modelant* vos caricatures au lieu de statues de tribuns, comme celles que nous ont léguées la Grèce, l'Italie et Rome !

Ouvrez l'histoire du seizième siècle, et voyez Jules II, Léon X, François I^{er}, Charles-Quint et les Médicis. Les *bonnes gens* n'avaient pas de système représentatif, et pourtant ce fut le grand siècle du génie !

Mais quittons le cirque ; c'est là que la vie

s'use. Continuons notre voyage descriptif. Atteignons ces hôtels où l'on sait encore vivre, où l'on ne s'injurie pas en discutant, où le sarcasme est dit avec une telle aménité, qu'on serait parfois tenté de l'accepter comme une galanterie. Là, ce sont les hôtels de Duras, de Beauveau, du prince Borghèse, qu'habita l'empereur d'Autriche aux jours du deuil national. Plus loin, c'est celui de lord Granville, ambassadeur d'Angleterre; puis vient l'Élysée-Bourbon, palais magnifique, témoin de si hautes infortunes. — Oh! qui pourrait dire ce que ses murs entendirent la nuit fatale qu'y passa Napoléon!

La rue du Faubourg-St-Honoré est aujourd'hui pour la grande aristocratie ce qu'étaient le quai des Tournelles et le quai d'Anjou sous Charles IX, Henri III et Henri IV; la place Royale et le Marais, sous Louis XIII et Louis XIV, et le faubourg St-Germain, sous Louis XV et la Restauration: c'est le monde élégant, le monde fashionable. Rien n'y est suranné, décrépit; tout annonce l'élégance, les manières nobles, le vrai bon ton: c'est là que règne en souveraine charmante la politesse du grand monde. C'est la haute société sans mélange: s'il s'y trouve parfois quelques intrus ou quelques métis, ils peuvent voir leur infériorité sans qu'on les force à rougir. — N'est-ce pas vraiment délicieux! Les

femmes n'ont point cette morgue insolente qu'on trouve chez les parvenus; elles sont fières sans doute, mais cette fierté est celle qui sied si bien à la femme: c'est de la dignité. Puis il y a tant d'aisance dans leur manière de faire les honneurs de leurs salons, qu'elles ne font élever dans l'âme qu'un sentiment d'admiration.

Aussi est-ce là que se trouve la plus large part de bonheur qu'on puisse espérer dans cette vie si rapide et si souvent pleine d'amertume! Quand on a eu la joie d'assister à ces belles réunions, à ces fêtes comme en donne Mme F....r, cette dame anglaise qui vous invite sur votre titre de peintre ou de poète, n'est-on pas prêt à s'écrier avec le vieux Persan:

« Laissez-moi jouir encore d'un dernier rayon de soleil, laissez-moi prendre quelques aspirations embaumées du vent frais du soir, et après, vous m'enveloppez dans mon manteau; vous couvrirez ma tête d'un voile, et quand mes yeux seront fixés du côté de La Mecque, je les fermerai heureux, en laissant mon âme s'envoler au septième ciel, dans la demeure éblouissante du grand Mohammed! »

J'ai rempli ma tâche. Voici mon second et dernier tribut au grand livre. — Hé bien! si j'avais à choisir entre les mœurs que j'ai essayé de peindre, je m'arrêteraï à celles du temps

passé, si la colonne napoléonienne et le faubourg St.-Honoré n'appartenaient pas au temps présent.

— Et vous?...

LOTTIN DE LAVAL.



LE TEMPLE.



Des expéditions nouvelles (dit Dulaure, dans son *Histoire de Paris*) amènent toujours de nouvelles institutions. Les croisades produisirent l'ordre du Temple, association bizarre de deux conditions opposées de moines et de soldats, et qui prouvent l'extrême dérèglement des idées dans ces temps barbares.

On ignore au juste l'époque à laquelle les Templiers s'établirent à Paris; mais il en existait